

UN CONTE SLAVE D'APOLLINAIRE:
L'OTMIKA (1902)

Malgré sa vogue, aujourd'hui internationale, Apollinaire, — de son vrai nom Wilhelm de Kostrowitzky—, reste imparfaitement connu. On a multiplié les études sur son oeuvre poétique et peut-être exagéré ses mérites comme critique d'art et prophète des »Peintres cubistes«. On a par contre trop peu précisé certains aspects de sa biographie et sous-estimé son rôle comme journaliste et chroniqueur, beaucoup des textes parus, depuis 1902, sous sa signature, restant de nos jours encore oubliés, sinon parfois inconnus.¹

Or, dans ces articles d'actualité qu'il a tôt publiés, on peut s'étonner de le voir particulièrement attentif à des problèmes du monde slave, et plus d'une fois yougoslave. A partir de cette constatation, et en quête des sources et des informateurs auxquels le poète avait pu recourir, nous croyons utile de rechercher, dans un cas précis, comment il a pu, dès le début de sa carrière littéraire, s'intéresser au monde slave et découvrir les éléments de sa création.

La question a été posée déjà, sinon résolue, pour son poème le plus célèbre, la Chanson du Mal-aimé, dont la rédaction a débuté en 1903 et dont on a déjà signalé d'importantes variantes.² A cette date, Apollinaire a déjà rédigé, et vu paraître dans *la Revue Blanche* plusieurs des contes plus tard réunis dans le volume intitulé *L'Hérésiarque* qui, en 1910, faillit lui valoir le Prix Goncourt. Celui intitulé; *L'Otmika*, — le cinquième texte du futur recueil—, ne semble pas avoir assez retenu l'attention des critiques.

En Yougoslavie, où la jeune génération surréaliste découvrit vers 1925 le poète d'Alcools et de Calligrammes, —qu'une génération, plus tard le poète et critique Marko Ristić évoquera de nouveau³ —,

¹ Cf. R. Warnier: Apollinaire journaliste, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1956, fasc. I, p. 107 sq.

² Cf. l'article d'E. Borschak, *Revue des Etudes slaves*, 1950; et la var. signalée par J. Moulin, *Textes inédits d'Apollinaire*, 1952, p. 162.

un seul examen de ce conte a paru, voici longtemps, dans une revue de Belgrade, se bornant à des appréciations réservées, sans poser le problème des sources auxquelles aurait pu puiser le narrateur. A ce problème, nous ne pouvons proposer ci-dessous que des réponses partielles, espérant provoquer ainsi, de nos lecteurs yougoslaves, de précieuses mises au point.

Le titre du récit indique, malgré sa transcription phonétique imparfaite, qu'il s'agit ici de l'otmica, le rapt de la femme aimée, thème familier aux ethnographes slaves.

On n'en donnera pas ici le résumé; de texte est accessible dans les deux éditions successives de l'ouvrage *L'Hérésiarque*, —l'édition Stock (1910), souvent réimprimée, notamment en 1948, puis une édition préfacés par P. Pia (lui-même auteur d'un bon livre sur Apollinaire.⁴

Sur le thème du rapt, le narrateur a ingénieusement brodé: il en décrit, en une quinzaine de pages, trois tentatives, dont la dernière réussit, avec l'aide du curé du village. Le «curé», en langue française le prêtre catholique; or, le «village bosniaque» désigné, dès le début comme lieu de l'épisode, n'est nulle part autrement précisé, cependant que le reste du texte autoriserait aussi bien à admettre un village orthodoxe, voire musulman. On en conclut aussitôt que le souci de «couler locale» est fort approximatif et qu'Apollinaire, ou bien n'a pas su, ou bien a préféré ignorer le partage de la Bosnie entre trois confessions dominantes. A-t-il voulu éviter l'appellation plus précise «pape»? N'a-t-il pas simplement retenu, à propos de l'usage traditionnel du rapt, la possibilité de faire jouer par un prêtre un rôle un peu surprenant, surtout pour un lecteur français? Cette explication est sans doute la bonne; le recueil entier *L'Hérésiarque* ne vise-t-il pas à camper des personnages d'ecclésiastiques, éminemment catholiques que leurs convictions, leur «hérésie», leur comportement humain mettent en conflit avec le dogme de l'Eglise? Le thème de l'otmica lui sera apparu un moyen commode d'ajouter un exemple pittoresque à ceux de prêtres «hérésiarques» en conflit, de par leur attitude humaine, avec la vérité dogmatique, ou simplement ecclésiastique. Ce récit se situe donc, comme tout le recueil, dans l'atmosphère de cette période juvénile où le poète et romancier, progressivement libéré de sa foi catholique juvénile, accumule les réflexions, allusions et affabulations sceptiques.⁵

Ainsi s'explique la liberté avec laquelle il traite son sujet. Les éléments pittoresques auxquels il recourt se succèdent, inégalement surprenants et souvent fantaisistes. Ce qui rend plus difficile la recherche, que nous avons longuement tentée, des sources dont il aura usé.

³ Cf. M. Ristić, *Intimna kronika naših dana*, Literatura, br. 7/8, 1957, p. 556.

⁴ Cf. aussi l'édition illustrée par M. Prassinis, 1945.

⁵ Cf. sur ce problème, l'ouvrage essentiel de M. J. Durry: *Alcools*, au chap.: Apollinaire et la religion, p. 145 sq.

ÉLÉMENTS DU TEXTE

On ne peut citer ici tous les détails par lesquels le narrateur tend à donner l'impression d'un pittoresque authentique. Il insiste sur trois: le vocabulaire et nommément les noms propres; des détails de moeurs, coutumes et modes de vie; et surtout, des fragments de chansons qu'il ne dit pas »populaires«, mais s'efforce de faire admettre comme telles. Or, l'exactitude alterne ici constamment avec de graves erreurs; et c'est là un procédé familier de l'auteur! Le problème est donc de se demander pourquoi cette alternance, et sur quelle base, sur quels textes s'est exercée la fantaisie du narrateur? Quel lecteur du présent article voudra bien nous aider à répondre à cette question, complexe!

a) Le *vocabulaire* surprend dès l'abord. Cette transcription de l'otmica en Otmika dès le titre; soulignée par le fait que ce terme, et les autres termes considérés par l'auteur comme »bosniaques« sont soulignés dans le texte: otmikari, sans cesse répété, ainsi qu'otmika. Puis, des noms propres: l'auteur du rapt s'appelle Omer, »le petit tailleur«; or, Omer, ni en Bosnie ni ailleurs dans les Balkans, n'a jamais été prénom chrétien! Pourquoi donc Apollinaire retient-il ce prénom?

La fille qu'il aime, — mais qui, elle le dit, ne veut pas l'épouser —, s'appelle Mara; elle est la fille du vieux Tenso. Ces deux noms ne sont pas autrement expliqués dans l'édition définitive; mais nous avons retrouvé une réédition, postérieure à celle de 1903 et antérieure à la parution du volume, qui dit en note; pour Mara: Marie; pour Tenso: Antoine. Pourquoi cette explication, puis sa suppression, sinon pour accentuer la »couleur locale«?⁶ Or, si Mara est une forme slave connue — notamment ukrainienne — pour Maria, Tenso est inconnu en pays bosniaque et hongrois.

La mère de Mara, la femme du vieux Tenso s'appelle ici Njera. Le nom est peu usité; serait-ce une déformation de Vjera, qui serait aussi peu usité...

Enfin apparaît dans le récit Bandi, le marchand de cochons. Cette forme usuelle en Hongrie orienterait-elle nos recherches? D'autres détails y encouragent. Dès l'échec de la première tentative de rapt, »une vieille tzigane« s'est offerte à aider Omer. Elle tente en effet auprès de Mara une manoeuvre grossière; et, conversant avec Mara, elle s'exclame soudain: Teremtété! Ce mot hongrois signifiant créer équivaut à une exclamation populaire, usuelle et même littéraire⁷ en hongrois, plus vulgaire en pays slave du Sud, équivalent à notre: Fils du diable! mot-à-mot: (le diable) t'a créé!... équivalent à: Que le diable t'emporte!

D'autres détails encore semblent révéler, sinon une source, au moins des éléments d'information hongrois, explicables du fait de l'occupa-

⁶ Ce respect de la »couleur locale« n'est pas un hasard; il l'accentue dans une lettre de 1915 à Mad. Pagès: *Tendre comme le souvenir*, p. 109.

⁷ Selon E. Sinko, elle se trouverait même chez Petöfi.

tion de la Bosnie-Herzégovine par l' Autriche-Hongrie. Ainsi, vers la fin du récit, parmi les vieilles femmes babillant devant l'église où Omer va perpétrer son rapt, «une vieille édentée» est appelée Croix de Hongrie (nom souligné dans le texte), «parcequ'elle, était penchée comme la croix qui termine la couronne figurée sur les monnaies hongroises». Ce détail n'est pas inventé; une légende hongroise l'explique: la Croix, cachée en cas de péril (invasion barbares) s'est courbée, ce que rappelle la forme de la Croix de St Etienne. Et l'on comprend mieux qu' Apollinaire ait retenu ce trait, quand on relit son roman posthume *La Femme assise*, dont le nom se rapporte à une monnaie helvétique. . .

On est donc tenté de supposer, à l'originale de la documentation dont usa Apollinaire, quelque texte, hongrois ou austro-hongrois, décrivant les mœurs des provinces récemment annexées. Ou un informateur originaire de telle région yougoslave voisine de la Hongrie? Car, l'expression Teremtété, inusitée en Bosnie, s'est entendue p. ex. en Slavonie. La tzigane, à vrai dire, use aussi du terme: Frajle, qu' Apollinaire – dans toutes les éditions, cette fois! –, expliqué en note: Mademoiselle, – sans préciser toutefois qu'après 1878 ce terme, corruption de Fraulein, a été usité dans toutes les régions slaves occupées par la Double monarchie, et toujours dans le langage populaire, sinon dans une acception péjorative.

Au total, le récit d' Apollinaire accumule des termes qui, dans son esprit, devaient en confirmer la localisation dans le village bosniaque cité dès la première phrase. Ce n'est sans doute point par hasard. S'agissant «du rapt traditionnel chez les Sud-Slaves», dit-il expressément, tous les détails lui paraissent bienvenus, et il y recourt copieusement, avec une in[gale] pr[cision].

b) Parmi ces *détails*, en effet, il insiste sur certains, et y ajoute telle expression imagée, qui parfois semble remonter à une expérience directe. Sur le pré, on danse le «kolo»; les croupes des filles sont «lourdes et bulbeuses». Mais qu'y viennent faire les tziganes, qui le contemplent, et, sans doute complices d'Omer, cachent d'abord sa manœuvre? Car ces Tziganes hongrois ne venaient presque jamais jusq'en Bosnie, – où, dans certaines contrées, d'autres catégories de Tziganes étaient sédentaires. . . –, mais apparaissaient périodiquement dans les provinces limitrophes de la Hongrie, notamment en Slavonie. . .

Omer, après son premier échec, évoque avec rage la cour qu'il a faite à Mara, qui l'acceptait; elle acceptait aussi «les gurabié mielleux, les tartes aux prunes, les alvé de froment, saindoux et miel». . . Mets usuels en Bosnie, – et qu'on ne s'étonne pas de voir énumérés par Apollinaire, tout comme, dans un autre récit, il énumère les sucreries chères aux prélats romains.⁸

Et soudain, évoquant «la ville» où Mara est allée ensuite, rencontrant «des Italiens, des Juifs, des Turcs, des Viennois. . . des Grecs», il ajoute

⁸ Dans le récit *L'Hérésiarque*, qui a donné son nom au recueil entier; édit. du Club français du livre, 1954, p. 55.

qu' il les déteste et, Juand il les voit, leur montre les cinq doigts de la main droite »en disant: Pendé! ce qui est la plus grave injure qu' on leur puisse faire«. D' où, soudain, cette expression, inusitée en pays slave? Et d' où, ensuite, les tziganes dansant la »khaliandra«, »sautant et se battant les semelles sur les fesses, en se tenant d' une main par l'oreille et de l' autre par l' organe génital«? Précisions au goût de l' auteur qui, dans tout le recueil l' Hérésiarque, accumule des notations de ce genre. Pourquoi, dans ce décor bosniaque, ces termes étrangers, sinon parce que le désir de couleur locale ne le préserve pas d' user, d' abuser de détails qui l' amusent, au détriment de l' exactitude. . . On ne peut ici que noter au passage ces procédés du narrateur, à l' affût du trait saillant, voire du détail lubrique. A qui doit-il, p. ex. cette allusion, attribuée à la vieille tzigane, qui sait coiffer, épiler, les musulmanes et les chrétiennes; quel texte lui suggéra l' allusion à des »touffes de fenouil, aux endroits secrets d' un corps poli«, répugnant aux hommes?

Et ne semble-t-il pas croqué sur place, ce court tableau d' un village d' Europe centrale où un marchand de porcs, armé d' un gourdin, dirige »le troupeau grouillant, rose et sale« de »bêtes flaireuses«, grognant, gargouillant, renaclant. . .

S' il n' a vu ce spectacle, il l' évoque avec talent. Erudition partielle, mais parfois désinvolte!

e) Mais d' autant plus énigmatique ici qu' elle recourt copieusement à des citations de *chansons*, refrains, litanies, adroitement accumulées, et dont un fragment exact en la langue originale, les traductions ou l' invention posent une foule de menus problèmes. . . Pour la commodité du lecteur, citons ces fragments. (*Annexe*)

Le premier est une chanson de kolo, dans le »village bosniaque«: on suppose qu' il sera retrouvé dans quelque recueil de chants populaires de ces contrées.

Les deux suivants sont, — comme le narrateur a pris soin d' en avertir ses lecteurs, »santiques ou gaillards«; une N. de l' auteur a expliqué le terme »okes«. Quant à la poskotznika (où s' observe la même légère erreur de transcription que pour otmika. . .), on m' a confirmé qu' elle est originaire et caractéristique de la région de Sarajevo, ce qui confirme au moins l' intention d' exactitude du romancier.

Le dernier fragment (6) est le moins intéressant; on peut se demander s' il n' est pas tout simplement un essai de rédiger en vers le »morale« de l' histoire: »Il faut les marier. . .« Et, à ce propos, si ce n' est pas là l' explication au moins partielle, en 1902, de la rédaction de ce récit. Car, dans le recueil entier, deux thèmes dominent: des exemples stupéfiants d' hérésies plus ou moins inattendues et des drames d' amour, évoqué avec grâce (La Rose de Hildesheim) ou âpreté. Dans cet: »Il faut les marier«, perce peut-être, fortement transposé, le regret que, cette année là, pouvait éprouver le jeune poète dont Annie dédaigna l' amour. . .

Les fragments 4 et 5 font davantage réfléchir. Il est assez surprenant de voir Apollinaire insérer dans ce conte rédigé en français et destiné à une revue parisienne trois vers de la chanson qu' Omer entonne, accompagné par les guitares des tziganes, dans leur texte original serbo-croate, suivi de leur traduction! Compte non tenu de la double erreur: i d v a (en un mot) et a s t a u n a (pour usta ima) qu'on peut attribuer à l'imprimeur, ce texte est authentique. Sa version ikavienne le situe à vrai dire aussi bien en Slavonie plutôt qu'en Bosnie. Où Apollinaire a-t-il pu noter cette version? L' a-t-il traduite lui-même?

Dans les diverses versions que nous avons consultées,⁹ le texte complet de cette chanson d'amour fort répandue se présente en strophes de longueur inégale, où alternent un vers de huit, puis un de six syllabes: les deux premiers vers sont toujours:

Igra kolo igra kolo
Na dvadeset i dva.

Les 3 vers cités par Apollinaire correspondent donc aux six premiers vers de cette chanson, telle qu' on la trouve p. ex. dans Kuhač, dont l' édition de 1880 porte en sous-titre (en français): Chansons nationales des Slaves de Sud. Texte qu' Apollinaire pouvait trouver à Paris. A noter, dans le même recueil, une seconde version, où Ivo remplace Mara. La version différente, retenue dans une édition très postérieure à la mort d' Apollinaire, débute par une autre variante:

Igra kolo u dvadeset i dva...

A défaut de ce recueil volumineux, il n'est pas exclu qu' Apollinaire ait pu découvrir en quelque bibliothèque d' Europe centrale un petit recueil, non daté mais qui semble publié (à Zagreb) autour des années 1890, intitulé: Nouveau recueil de chansons croates; le texte, classé dans la rubrique des chansons d'amour, y figure (p. 97) sous le titre: Kolo; il débute par les six vers dont Apollinaire a fait trois, avec la même variante dialectale: *Lipa Mara igra...*

qui figure dans les trois versions précitées de Kuhač.

Si donc on admet comme exactement transcrite la forme: *lipa Mara*, il faut conclure qu' Apollinaire a usé d' un autre recueil; les spécialistes croates retrouveront-ils cette source? Insignifiante quant au sens du texte, elle confirmerait l' hypothèse d' une source qui peut être originaire de Slavonie. Nous inclinons à admettre le recours à un ouvrage paru en Autriche-Hongrie, basé sur des enquêtes qu' on sait fréquentes, quant aux contrées slaves du Sud, à partir de 1878.

⁹ Aidés, dans cette enquête, par d'anciens auditeurs de nos cours à Zagreb après 1922, qui voudront bien se reconnaître en ce remerciement collectif.

Quant à la traduction, Apollinaire l'a-t-il également trouvée dans un tel recueil, ou tentée lui-même? Il faudrait de longues vérifications pour s'en assurer.

La traduction de »na dvadeset i dva« par: (un kolo) composé de vingt-deux personnes« est en tous cas erronée.

L'emploi du vers »balle« pour »igra« tendrait à indiquer Apollinaire comme traducteur. Il affectionne ce verbe. On le trouve, au prétérit, dans le poème Merlin et la vieille femme,¹⁰ que M. J. Durry – citant elle – même M. Décaudin –, incline à dater 1899–1900. La recours à ce verbe archaïsant s'explique parfaitement ici.

Sans avoir su, à proprement parler, ni le russe ni même le polonais, Apollinaire avait des notions suffisantes de langues slaves pour tenter, au risque d'un contresens, cette facile transcription.

Il est plus malaisé d'expliquer le fragment 5. D'où peuvent venir ces »Litanies de Marco«?

Ce Marco invoqué par des gars misogynes n'a que le nom en commun avec le Marco Kraljević bien connu des chansons héroïques slaves. Ce prénom apparaît peu dans les recueils usuels de chansons d'amour; ce recueil anonyme cité ci-dessus, qui cite plusieurs fois Mara, – et aussi Milica, Anica, etc. –, nomme, parmi les garçons Omer (en Bosnie), Kara Mustafa, ou Milko; serait-ce qu' Apollinaire, sachant par ailleurs le rôle joué par le Marko légendaire, s'aventure à lui attribuer ces litanies? L'insulte progressive n'a rien que d'usuel. Faut-il supposer ici l'écho, transposé, d'une de ces chansons lestes, de ces »sevdalinka« qu'on pouvait entendre, du Danube aux villages bosniaques, dont l'intérêt caractéristique résidait dans ces traits lascifs et ces termes réalistes qui les ont fait écarter des recueils traditionnels?

Nous serions heureux qu'un chercheur yougoslave découvrit au moins le point de départ d'un tel texte, qu' Apollinaire aurait aussi bien pu inventer. Autre l'exemple, de peu postérieur de la »réponse des Cosaques Zaporogues« dans la chanson du mal-aimé on comparera utilement, en effet, le procédé du narrateur ici et dans le récit: Que vlo-ve?, qu'il publia d'abord dans le No I de sa revue Le Festin d'Espose (Novembre 1903): il y fait alterner des vers en patois ardennais, un fragment de chanson paillardes, un refrain de la Crâmagnole et... quatre vers que reproduiront ses Oeuvres poétiques.¹¹ Coutumier de ces emprunts alternatifs à des textes étrangers, à ses cahiers de notes ou fonds de tiroir, Apollinaire a pu, dans l'Otmika, utiliser tour à tour des textes d'origine hétéroclite.¹²

¹⁰ Oeuvres poétiques, p. 89, ligne 3. Et, dans l'Hérésiarque, éd. précitée, p. 193.

¹¹ Oeuvres poétiques, p. 697, et Note p. 1153, qui désigne ce quatrain comme »extrait d'ouvrage en prose«, alors que la Table des matières le classe au chap. Calligrammes (p. 1250).

¹² Il est de même malaisé de préciser la source des »Noëls de la rue de Bucis«, qu'il cite dans un chap. du recueil Le Flâneur des deux rives (1918), et qu'il dit avoir sténographiés »dans un caveau«.

Le problème des sources auxquelles il a pu puiser se pose, d'ailleurs, surtout pour le thème fondamental du récit; le *rapt*. Il a conscience, — et le dit très vite —, d'évoquer ici »le rapt traditionnel chez les Slaves du Sud«. (Hérés. p. 110).

Traditionnel, en effet, dans tout le domaine sud-slave actuel au moins jusqu'au XVIII^e Siècle, l'usage s'est conservé plus longtemps dans certaines contrées, surtout méridionales et montagneuses, y compris le Zagorje dalmate, et aussi en Slavonie. Il existe,¹³ beaucoup de chansons sur l'Otmica. A vrai dire, chanson et usage se réfèrent surtout aux cas où la jeune fille, consentante, avait ainsi raison de l'opposition familiale, souhaitait épouser un garçon étranger à son village ou à son milieu, etc.

L'usage n'est pas limité aux pays sud-slaves. Peu après avoir publié son récit, Apollinaire en aura trouvé confirmation quant au domaine ethnique albanais; le polygraphe albanais Faïk beg konitza, —qu'il présente en termes flatteurs dans ses »Anecdotiques« en Mai 1912¹⁴ — l'initie, lors du premier voyage à Londres (automne 1903), aux attraits singuliers de sa patrie »chkipe«. Et l'on connaît ces passages d'un roman, paru après le décès d'Apollinaire (en deux versions diversement attrayantes) mais en partie rédigé très tôt, où c'est Picasso, devenu pour les besoins de la cause Pablo Canouris, »le peintre aux mains bleues, . . d'origine albanaise . . né à Malaga« qui expose avec ardeur la théorie du rapt nécessaire: »Ne nous appartient réellement que la femme que l'on a prise. . Sans rapt, point de mariage heureux. . . »Sur quoi, dans le roman, Pablo perpétue »dans Amsterdam, au milieu de la Kalverstraat«, ce rapt pour conquérir »une fille de patriciens amstellodamois«¹⁵. . .

On a supposé que ce thème du rapt aurait été emprunté par Apollinaire à un roman historique, aujourd'hui fort oublié, de l'érudit L. Cahun, l'oncle de Marcel Schwob, conservateur à la Mazarine, récit intitulé: *H a s a n l e J a n i s s a i r e*, paru bien avant 1900; le prestige dont l'auteur jouissait auprès de son jeune disciple ferait croire que, dans ce roman vaguement balkanique, le romancier de l'*H é r é s i a r q u e* aurait pu puiser de telles inspirations. Mais, — si même on ne tient pas compte d'une indication donnée par Madame J. Apollinaire, selon qui une Note inédite d'Apollinaire indiquerait qu'il a lu ce livre en 1907, et si l'on admet une lecture de beaucoup antérieure —, ce roman de moeurs où domine le problème de la formation, en Turquie, du fameux corps des Janissaires, en partie recrutés en Albanie, ne contient aucune allusion au rapt villageois, qui n'avait guère place dans ce récit essentiellement militaire.

¹³ Cette précision nous est, utilement, venue de Zagreb.

¹⁴ *Anecdotiques*, p. 65 sq.

¹⁵ Cf. *La Femme assise*, seconde version, p. 35 sq.

Tout aussi imprécise et insuffisante apparaît l'explication esquissée par l'Allemand E. Wolff, l'auteur du premier ouvrage critique un peu méthodique sur les débuts d'Apollinaire, et qui traite à vrai dire essentiellement de son séjour rhénan et de l'écho de cette expérience allemande dans son oeuvre, surtout poétique.¹⁶ Selon Wolff, l'Otmika reproserait sur des souvenirs de voyage en Allemagne et en Autriche; il traduit d'ailleurs ce titre exactement par Brautraub, mais dit le mot »tchèque« (p.29)...

C'est pourtant dans ce sens que se sont orientées nos recherches. L'accumulation, l'inégale exactitude des éléments de »couleur locale« bosniaque, les fragments cités de chansons slaves semblaient suggérer qu'Apollinaire aurait pu être informé, quant au domaine slave du Sud, à partir de travaux austro-hongrois. Un problème analogue ne se pose-t-il pas, p. ex. pour le récit (du même recueil): *La danseuse*, qui fait mourir une étrange Salomé dans les flots glacés du Danube, ou pour le conte, publié avec d'autres à la suite du »Poète assassiné«: *Sainte Adorata*, qui débute par la mention d'une petite église que le narrateur dit avoir visitée en Hongrie. Si une vérification minutieuse, quant à la localité citée - Szepeny - n'a point abouti encore, ces divers indices convergent vers une même expérience austro-hongroise; on la corroborerait dans la mesure où l'on pourrait préciser la partie la moins connue encore du long périple d'Apollinaire à travers l'Europe centrale au printemps 1902, - sur lequel problème nous préparons une étude d'ensemble -.

À partir de ces indications, très insuffisantes, et grâce aux indications que nous a fournies l'Institut d'histoire nationale de Zagreb¹⁷, une hypothèse apparaît tentante, après élimination de diverses autres.

Les lectures, diverses et attentives, et l'exemplaire mémoire d'Apollinaire suggéreraient d'abord, comme source des usages et moeurs ou des textes populaires utilisés dans l'Otmika, l'un des recueils, assez nombreux, que les voyageurs, polygraphes et spécialistes, notamment slavistes français ont consacrés au XIX^e S. surtout, à l'étude des pays balkaniques. Dans les ouvrages antérieurs les plus réputés - et qu'il eût pu connaître -, *Les Morlaques* de J. Wynne ou *le Voyage en Dalmatie* de Fortis, rien en effet n'apparaît comme source éventuelle.¹⁸

Aucune précision par où s'expliquât l'Otmika ne figure non plus dans les recueils suivants:

X. Marmier: *Contes populaires de différents pays*, Paris, 1880: Ces contes proprement dits, slaves ou autres, donnent une version, le plus

¹⁶ E. Wolff; *G. Apollinaire und das Rheinland*, Dortmund, 1937.

¹⁷ Institut za narodnu umjetnost, que nous en remercions ici.

¹⁸ Nous n'avons souvenir d'aucune indication utilisable pour ce récit dans divers autres ouvrages anciens, examinés dans notre article paru dans les *Cahiers d'histoire mondiale*, (UNESCO, T. II/4, 1955) *La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500 à 1815*.

souvent slave, de thèmes communs à tout le folklore européen, voire indo-européen; deux d'entre eux se trouvent évoqués, à partir de sources vérifiables, sous la plume d'Apollinaire; aucun ne traite spécialement d'usages et moeurs bosniaques.¹⁹

L. Léger: Recueil de contes populaires slaves traduits, Paris, 1882: aucun conte, parmi ceux cités comme russes, serbes, dalmates, etc. ne se réfère au rapt. Aucun texte non plus dans le recueil postérieur: Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême (1866), ni dans le Choix, de poésies slaves présenté par Ad. d'Avril sous le titre Slavy dcera (Paris, 1896).

Quant aux Contes de la Bosnie, publiés en 1898 par Mathilde Colonna avec 34 illustrations, qui proclament en préface cette contrée »le plus beau pays du monde, . . ce coin de pur Orient«, dont la »liberté soudain acquise« n'a »rien changé à ses traditions des âges lointains«, la première partie de l'ouvrage est bien consacrée aux moeurs et coutumes, mais ne consacre aucun paragraphe au rapt; dans la seconde partie (Ballades), le texte »la soeur unique« (p. 79) évoque la soeur de neuf frères, enlevée par un fiancé, et est accompagné d'une illustration (analogue à celle de la couverture) qui montre un Musulman emportant sur sa monture une fiancée non nommée. Rien ne permet ni de supposer qu'Apollinaire ait connu cet ouvrage ni que ce texte assez palôt ait pu l'inspirer, encore moins alimenter son récits en détails pittoresques.

Sans doute pourrait-on prospecter encore divers recueils, dont le titre et le contenu excluent ou admettent inégalement un apport ethnographique²⁰, mais aucun texte d'Apollinaire n'indique qu'il ait été attentif à ces travaux familiers alors du seul monde slavisant . . .²¹

Même incertitude quant à un ouvrage de Victor Tissot, — qu'à la rigueur un lecteur averti comme L. Cahun aurait pu connaître et lui signaler? —: son Voyage au pays des tsiganes (1880), au chap. IV, qui relate ses randonnées à partir de Fiume vers la Croatie et au delà cite, chez les Slaves chrétiens de Bosnie, la coutume d'»enlever les

¹⁹ Apollinaire a cité, en 1903, le conte: le pêcheur et sa femme; il a utilisé à plusieurs reprises le thème de l'oiseau d'éternité et du »moine enchanté«.

²⁰ P. ex. A. Chodzko: Contes des pays slaves, Paris, 1864.

²¹ Rien ne permettant d'admettre qu'Apollinaire ait consulté directement des recueils en langue slave du Sud, on n'évoque ici aucun recueil de ce genre; non plus que les recueils classiques étrangers, choisissant et traduisant partiellement à partir de ces ouvrages originaux, comme ceux de Vuk.

On exclut de même, parce que paru en 1920, le recueil de Chants féminins serbes, traduits et présentés par Ph. Lebesgue (éd. Sansot, 189 pp.) ou on ne trouve d'ailleurs aucun texte qui aurait pu, connu par un autre relai-inspirer Apollinaire. On y note toutefois qu'y paraît, au moins deux fois, Marko, personnage d'un chant »mythologique« et d'amour (Marko de Prilep, qui courtise une jeune fille de Novi, (p. 55), et d'un épisode de séduction (Marko le Capitaine, rival d'Ivo de Senj) et aussi Marko, fils de roi, à Constantinople (p. 123); que l'héroïne de plusieurs chants d'amour s'appelle ici Mara (p. 78 etc.); mais aucun développement ne ressemble aux vers cités par Apollinaire.

filles» et signale des »rapt à main armée« allant jusqu'à l'effusion de sang et se terminant parfois par un mariage imposé à la victime, dans quelque hutte de charbonnier, le pope lui-même, s'il et récalcitrant, contraint de »célébrer ce mariage au gourdin« (p. 83); il y a peu de point communs entre cette notation succincte et le récit imagé d'Apollinaire.

Si Apollinaire a pu, de diverses sources, connaître l'usage du rapt, quelque autre auteur l'a-t-il davantage renseigné sur l'affabulation, la mise en scène?

La seule hypothèse plausible est, jusqu'à nouvel ordre, l'oeuvre de Friedrich S. Krauss.

LES TEXTES DE F. S. KRAUSS

Natif de Požega (Slavonie), il a publié — à partir de 1883, sauf erreur —, un grand nombre d'articles, études de détail et ouvrages d'ensemble sur les Slaves du Sud, leurs légendes, moeurs, usages et chansons populaires; beaucoup de ses études ont paru dans les *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft* de Vienne, dont il fut longtemps le président, puis dans la revue *Anthropophyteia* qui parut à Leipzig (1904—14).

Rien, certes, n'indique qu'Apollinaire ait eu accès à aucun de ces textes; rien ne l'exclut; leur parution en allemand les lui rendait plus accessibles, surtout dans l'hypothèse, — à laquelle nous souscrivons pour des raisons exposées ailleurs —, d'un séjour de quelque durée qu'Apollinaire effectua à Vienne, vers mars 1902²². Pour s'informer sur le domaine balkanique et notamment sud-slave, Apollinaire aura pu se voir conseillés tels de ces ouvrages^{22bis}. On y note spécialement celui, descriptif, intitulé: *Die vereinigten Königreiche Kroatien und Slavonien*, constituant le T. 14 de la collection *Oesterreich Ungarn in Wort und Bild*, (Vienne, 1889) que sa notoriété en pays germanique aurait permis au précepteur en Rhénanie de consulter dans toute bonne bibliothèque, de Bonn à Vienne ou Munich²³.

Parmi les travaux parus avant 1903, on note la part égale faite aux légendes et aux documents ethnographiques, l'intérêt spécial porté

²² On fait ici allusion à des récits comme: la Chasse à l'aigle, dans *Le Poète assassiné*, deux articles sur le Beethoven de Klinger, qu'Apollinaire dit avoir vu à Vienne, etc.

^{22bis} Sous le nom de Krauss, on connaît aussi une: *Revue des traditions populaires*, dont le T. IV (Paris, 1889) contient un poème sur la fin du roi Bonaparte et cité par M. Šamić dans un article sur Napoléon et les Yougoslaves (*Revue de littérature comparée*, 1958, fasc. 2, p. 253).

Plusieurs de ses ouvrages figurent à la Nationale (Paris), où rien n'exclut qu'Apollinaire ait pu les rencontrer ...

²³ Bon nombre de ces ouvrages figurent à la *Ost Europa sammlung* de l'Université de Munich.

sur le domaine musulman, sur les croyances populaires en marge de la religion, — sorcellerie, prédictions, — plus tard aussi sur le rôle des tsiganes²⁴. Un article paru dans les *Mitteilungen* précitées traite du problème particulier des droits du mari sur sa femme chez les Yougoslaves (Band XV., 1885, p. 101 sq.); le même T. relate l'enquête, 8 mois durant, dans 100 villages bosniaques, où Krauss distingue 4 types de population, slaves surtout, et cite une foule de textes notés, dont la prospection détaillée reste à faire. On y trouve cités Marko, »le fils du roi«, et l'usage du rapt.

Plusieurs thèmes, parmi ceux qu'Apollinaire affectionne, apparaissent encore dans l'ouvrage d'ensemble: *Volksglaube und religiöser Brauch der Südslawen* (1890): l'interprétation des contes sur le mariage soleil-lune et le personnage mythologique de Danica (l'étoile du matin), les Pestfrauen, les fées et sorcières, les fétiches funéraires, etc. Les textes en langue serbo-croate sont toujours accompagnés d'une traduction en allemand.

Surtout, l'important volume: *Sitte und Brauch der Südslawen*, 1885, 681 pp., indiquant en introduction la méthode de ses enquêtes sur place et l'intérêt des croyances notées, expose la matière par chapitres.

Au chapitre IX (La vie amoureuse), sont cités des exemples de déclaration d'amour chantées, notamment en dansant le Kolo; et Krauss cite, dans le texte original, un chant qu'il dit entendu et noté par lui-même:

Igra kolo, igra kolo na dvadeset i dva,
U tom kolu, u tom kolu lipa Mara igra
Kakva Mara, kakva Mara medna usta ima,
etc.

C'est exactement le texte cité par Apollinaire, y compris la variante dialectale; lipa (p. 145). Il signale ensuite une var; de ce texte chez Stojanović-Ilić, puis commente ce chiffre inexplicable; 22, et donne enfin une traduction allemande du texte:

Es tanzt der Reigen...

Voici donc le texte, tel qu'Apollinaire le reproduit, groupant en un vers les huit plus six syllabes des deux vers communément séparés par les recueils slaves du Sud, et une traduction qui le rend accessible au lecteur allemand!

La coïncidence, y compris la variante ikavienne slavonne (Krauss est né en Slavonie) est-elle atténuée par la traduction que propose Apollinaire?

²⁴ Cf. la plaquette: *Two gypsy tales from Slavonia*, Liverpool, 1907.

Peu après, Krauss signale la coutume de danser le Kolo devant l'église; (p. 150); Apollinaire, pour nuancer les phases de son récit, le fera danser d'abord sur le pré, situant dans l'église la scène du rapt audacieux.

Au chapitre X, — Magie amoureuse —, Krauss accumule les notations curieuses, fait allusion aux »enlèvements«, insiste sur l'importance de la virginité, la présentation de la chemise d'après Vuk, et cite ce »verre troué« (p. 225) dont on peut supputer l'écho dans le texte réaliste (N° 3) d'Apollinaire, etc.

Enfin, le chap. XIV est consacré au Rapt, désigné en allemand: Mädchenraub, en slave: grabež, puis otmica. Le texte de ce chap. accumule les précisions, dont il serait aisé de montrer comment elles ont pu inspirer l'idée d'un récit adroitement nourri de détails. Cette forme »la plus ancienne de mariage«, qui ne persiste de nos jours »que chez les Slaves du Sud«, les appellations de la fille, — selon qu'elle est consentante ou non, — la persistance de l'usage en Slavonie jusque vers 1830 (p.247), la fréquence des raptis consentis en Bosnie, — au témoignage de Martić, lui-même prêtre —, l'exemple bosniaque d'un rapt grâce auquel un vieux beg réussit à enlever, pour son propre compte la fille qui se croyait destinée à son fils, des récits, avec preuves, de raptis tout récents en Serbie, (d'après Ljubiša et Vrčević), puis, dans le récit de Ljubiša, la précision que le prêtre calme les adversaires, le rapt une fois effectué, et la motivation de son attitude: »il est réaliste, il comprend les choses« —, enfin l'exemple d'un rapt contemporain en Croatie que relata le Wiener Fremdenblatt du 17 mai 1884, autant de détails qui encouragent l'hypothèse qu'Apollinaire a pu lire, ou s'entendre au moins résumer ce chapitre, dont on voit tout ce qu'il suggère au narrateur!

Faut-il ajouter que l'héroïne de ce dernier cas s'appelle Maria (la forme usuelle catholique de Mara), qu'au début du chap. IX l'amoureux courtisant sa belle s'appelle Omer (p. 130), — d'où l'erreur qu'a pu commettre Apollinaire, ignorant ou oubliant que c'est un prénom musulman —, que cet Omer chante sous les fenêtres de sa chère Njera, laquelle finit par lui avouer qu'elle l'aime mais est pauvre comme lui (chez Apollinaire, Njera est le prénom de la mère de Mara, que Tenso jadis enleva aussi...), — et qu'ainsi le texte de Krauss contient, non tous, mais une bonne partie des éléments d'allure authentique retenus par Apollinaire...

Le livre de Krauss apparaît donc comme la source probable, directe ou indirecte, du récit d'Apollinaire. Une étude approfondie des autres ouvrages de cet auteur permettrait peut-être encore d'autres confrontations. Le silence d'Apollinaire à l'égard de cette source ne prouve rien, au contraire.

APPRÉCIATION DU RÉCIT, ET DE L'AUTEUR

On peut apprécier objectivement, à partir de ces constatations, l'unique jugement critique formulé, à notre connaissance, en Yougoslavie sur ce récit d'Apollinaire. Publié par Bož. Kovačević dans le Srpski Književni Glasnik (T. XVI, 1925, p. 76-7), il résume brièvement ce texte, y souligne quelques erreurs ethnographiques: un Omer chrétien malgré son nom musulman, un enlèvement «à la serbe» en Bosnie, etc; et, sans poser le problème d'une source slave ou autre, attribue cet écrit au souvenir de lecture d'un quelconque récit sur le thème du rapt. Le titre de l'article; «Guillaume (Gijom) Apollinaire o nama», en indique assez le dessein sommaire: juger l'oeuvre d'Apollinaire en fonction de son exactitude ethnographique. C'était là ignorer et les droits du romancier à imaginer, à partir de données fondamentales qui, que B. Kovačević le veuille ou non, étaient exactes, — et la profession de foi de l'auteur qui, dans une note rédigée en guise de «prière d'insérer», disait de l'Hérésiarque: «L'auteur, parmi tant d'inventions fantastiques, tragiques et parfois sublimes, se grise d'une érudition charmante de laquelle il grise aussi ses lecteurs».

Le critique serbe révèle au surplus pourquoi il ne s'est pas laissé griser! Il conclut son court article par le rappel des principales oeuvres d'Apollinaire, qu'il juge anodines et éphémères «comme l'a été, dit-il, le cubisme de ses amis peintres».

Opinion sincère, sinon clairvoyante! Et que contribue à expliquer, à cette date, moins le succès européen du Cubisme, alors encore en vogue en dépit de l'essor pris par la peinture surréaliste, que l'hommage rendu, l'année précédente, à Belgrade, par les poètes surréalistes au poète de Calligrammes. Dans Crno na belo, avait paru, inclus (et traduit?) par Moni Buli, un long fragment du poème La Victoire, dans lequel les jeunes poètes belgradois n'étaient pas seuls à reconnaître l'un des plus beaux textes du poète qui, mieux que dans son manifeste L'Esprit Nouveau, proclamait ici son aspiration à une poésie neuve. C'est ainsi qu'ils continuèrent à l'apprécier notamment dans Anti-zid et Nemoguće, comme nous l'avons rappelé ailleurs.²⁵

Ce n'est pas le lieu de rappeler ici tels autres échos, de l'oeuvre d'Apollinaire, tant à Belgrade où, dès 1928, T. Manojlović lui consacrait, dans Strani Pregled, un article qui ne satisfait pas, et pour cause, les Surréalistes du crû, qu'à Zagreb où on note, la même année, dans Vijenac, deux poèmes traduits, dans le cadre d'un choix de poésie française moderne par J. Popović, la même année, un article informatif d'I. Hergešić dans Obzor²⁶ puis, du même, quatre poèmes (dont 3 d'Alcools) dans son anthologie Francuska lirika od 1800 do danas

²⁵ Cf. notre article: Trente ans après le Surréalisme, Romanische Forschungen T. 67, 1956, évoqué par M. Ristić dans Literatura: Fasc. 7/8-1957.

²⁶ I. Hergešić, U potrazi za novim; art. repris en 1935 dans: Strani i domaći.

(1931), sans omettre un court fragment de prose traduit dans le Jutarnji List. On y ajouterait, pour être complet, un article (de Jean Cassou) dans les Književne Novine (Belgrade, 16 Sept. 1954) accompagné d'extraits traduits, et la récente notice où M. Ristić précise la qualité du poète²⁷.

Outre cet encouragement posthume qu'apportait l'auteur de Calligrammes aux efforts des Jeunes belgradois, il faudrait plutôt réfléchir sur les jeux curieux du hasard, — ce qui eût enchanté notre auteur. Vers 1900, A. G. Matoš, — dont J. Tomić a étudié les relations avec les lettres françaises²⁸ —, séjournait à Paris, lié notamment avec ce Mecislas Golberg qu'un ami commun de lui, puis d'Apollinaire, André Rouveyre, aida Lj. Wiesner à présenter dans Kritika (Juin 1922). Apollinaire, qui alors goûta Goldberg et à qui il consacra en mars 1905 un chaleureux article²⁹, semble n'avoir pas connu Matoš, encore que tous deux aient hanté les mêmes milieux de la Bohème du Quartier Latin. Qui sait si cette rencontre manquée, dont la littérature «comparée» connaît d'autres exemples, n'eût pas alors influé plus tôt sur les rapports, plus tard vérifiés, entre littérateurs des deux pays? Et si Matoš, à vrai dire plus sensible aux aspects nouveaux de la vie parisienne autant que de ceux de son pays natal, ne se fût pas exprimé sur cette Otmika qui, malgré ses libertés envers le réel, reste un document romanesque appréciable.³⁰

On peut *conclure* provisoirement, sous réserve des précisions que le présent article provoquera peut-être, quant à la qualité de ce récit, l'un des rares inspirés, dans les lettres françaises de l'époque, — après les brillants apports du XIX^e siècle —, par l'écho même fragmentaire d'un sujet slave du Sud.

Apollinaire appréciait beaucoup son Hérésiarque, et l'on pourrait expliquer en détail pourquoi. Il l'estima susceptible de recevoir le Prix Goncourt, et on a rappelé les péripéties d'un vote finalement décevant pour lui³¹. Mobilisé, épris de la correspondante épistolaire à qui l'on doit l'émouvant ensemble de messages qu'il adressa en 1915-6 à sa fiancée (Tendre comme le souvenir, 1952), il insiste pour qu'elle lise ce livre «très nourri» (p. 103). De ces lettres, on retient moins l'indication approximative alors donnée («écrit en 1900», qui se rapporte, non au recueil, mais au récit qui sert de titre au re-

²⁷ Cf. M. Ristić, Intimna kronika naših dana, Literatura, br. 7-8, 1957, p. 556.

²⁸ Cf. J. Tomić, Utjecaj pjesničke strukture na Matoševu poeziju, Filologija, Zagreb, I, p. 177-203.

²⁹ Revue littéraire de Paris et de champagne.

³⁰ On peut regretter à ce propos que l'utile Fichier bibliographique de la République populaire de Croatie, arrêté à 1945, — selon nos informations recueillies en 1954, n'ait pas été complété, depuis, à notre connaissance.

³¹ Cf. ses biographes, et les précisions données par P. Pia, la préface à l'édition de l'Hérésiarque citée ci-dessus, N. 19.

cueil, quand fut écarté celui: Philtres de phantase...) que celle-ci, dans une lettre de peu postérieure: »la réflexion bosniaque sur le mariage est de la couleur locale« (p. 109). Précision prudente envers celle qu' il considère alors comme sa prochaine fiancée, qui s' était alarmée de la remarque désabusée: »Les jours les plus heureux pour l' homme sont celui où il se marie et celui où sa femme crève«... Et combien utile pour nous! C' est de »couleur locale« qu' il eut souci, en rédigeant l' Otmika. Et, au total, les traits véridiques ne compensent-ils pas quelques inexactitudes? Le rapt est dûment attesté, la poskočnica est bien bosniaque, et la ritournelle à Mara strictement conforme au moins à la notation de Krauss, etc.³². Il y a plus de mérite, pour un narrateur, à avoir exploité le thème de la Croix de Hongrie courbée comme sur les monnaies hongroises qu' à écrire alvé pour alva. Il serait plus grave pour un ethnographe que pour un romancier de dire l' alva faite avec du saindoux – les Musulmans proscrivant le porc –; et ce »Pendé« attribué à un Grec n' est pas même insolite ici³³ et correspond au geste similaire dit Bosanski grb... Quant à la graphie tzigane pour tzigane, elle n' a rien d' insolite, et sans doute la détection de sources auxquelles Apollinaire puisa pour ses fréquentes allusions aux personnages et aux moeurs tziganes éclairerait-elle ce détail. Le Kolo, ronde »obscène«? L' allusion reparait dans le récit La danseuse (Hérés. p. 88). Plus forte que le souci de »couleur locale« respectée en chaque détail, l' allure voulue pour l' ensemble de ces »phantasmes«, faisant alterner l' hérésie et quelque lubricité, en rend compte. Par ses détails, l' Otmika aide à définir l' intention fondamentale de l' ouvrage, encore qu' il n' ait pas surgi d' un seul jet.

Il manque au présent examen bien des détails encore: ainsi, l' allusion à ce curé Spangenberg qui, dit le curé à Omer, »en 1547, prêcha que la danse est bonne, car on dansa aux noces de Cana«. Le personnage et l' affirmation sont difficiles à repérer; on en retient l' étalage coutumier d' une érudition au moins apparente, et surtout le dessein, commun à noble d' autres récits, d' attribuer à des prêtres des pensées païennes, sinon hérétiques. Il suffit de se reporter à l' examen, par Mme Durry, des variations et nuances de la foi et du doute chez le jeune Apollinaire pour comprendre de telles allusions.³⁴

Avec ces bavures et inexactitudes, l' Otmika reste un bon exemple de sa manière, comme *narrateur*, au début de sa carrière littéraire. Une note, vraisemblablement inspirée, sinon rédigée par lui pour une réimpression du récit en Novembre 1910 (quelques semaines avant la

³² Le détail, p. 120 de l'éd. citée ci-dessus: un spectacle forain coûtant: »dix kreutzer«, confirmerait une source austro-hongroise...

³³ P. 112. Le terme ne figure-t-il pas au moins dans la chanson: Pendé visi na grančici?

³⁴ Cf. M. J. Durry, *Alcools*, Paris, 1956.

réunion de l'Académie Goncourt, 8 Décembre) précise qu'ici »l'auteur fait revivre une vieille coutume des Balkans«. C'est pourquoi, comme en d'autres récits, il s'ingénie à multiplier les extraits de chants populaires, même si l'authenticité en est variable.³⁵

La localisation lui importe, au départ, il l'a souligné. Et l'on pourrait vérifier ici l'affirmation solennelle de sa lettre souvent citée à H. Martineau, en une tout autre occurrence: »Ce n'est pas la bizarrerie qui me plaît, c'est la vie et quand on sait voir autour de soi, on voit les choses les plus curieuses et les plus attachantes... Je n'ai jamais fait de farce et ne me suis livré à aucune mystification touchant mon oeuvre ou celle des autres...«³⁶. Ici, à partir de données exactes, il choisit à bon droit pour situer l'usage du rapt un village bosniaque, quitte à négliger quelque infime détail. De même, dans *Que vlo-ve*, il fera errer Geneviève de Brabant dans une forêt assez indéterminée, »depuis les bords de la Meuse jusqu'au Rhin«, parce qu'après les Ardennes, en 1899 il a découvert l'Eifel en 1901; ce qui ne l'empêchera pas, en 1915, de situer à Maria Laach la forêt où elle vécut sauvagement³⁷. Et de même, découvrant sans doute, en 1902, les étranges paysages du Danube, il y fera mourir Salomé, dans »une province barbare«, ce qui lui permet d'évoquer, finalement, le kolo »obsécène«, si l'âme de Salomé s'est survécue, comme il l'imagine, »en Espagne, en Turquie ou peut-être aux provinces danubiennes«. L'imprévu d'une imagination déconcertante et aux infinies ressources, qu'on loua souvent chez lui³⁸ est plus qu'une excuse.

On épiloguerait de même sur maint autre détail de ce récit, dense et alerte. A qui est familier de son oeuvre, il n'apparaît pas indifférent que l'Otmika soit axé sur des scènes et thèmes de danse. La danse l'a constamment intéressé, de cent façons. Il s'est complu à retenir les noms et rythmes les plus rares, exotiques si l'on peut dire. Ils l'aident à évoquer le visage d'une époque ou d'un peuple. Procédé? Propension romantique?

Surtout, l'Otmika apparaît, après cette prospection incomplète de ses sources possibles, fort représentatif de l'intention profonde, et de l'arrière-plan psychologique, plus profond encore, qui rend compte du recueil entier.

D'une part, un usage local, à peine oublié, permet de faire jouer par un prêtre, — curé ou pope, peu importe finalement —, un rôle humain, — dont un texte de Krauss propose le point de départ —, aussi compréhensible que, d'aspect, choquant. Il frise l'hérésie mais le dé-

³⁵ Cf. ceux insérés dans *Que vlo-ve*, dans G. Moroni, etc.

³⁶ Lettre de Juillet 1913, souvent reproduite, après sa publication dans *Le Divan*, Mars 1938.

³⁷ Cf. *Anecdotes*, p. 193.

³⁸ A. Rouveyre a excellemment dit de lui; *La terre craquait sous le poids de son imagination*.

nement du récit about le curé complice, si osé que soit son geste. Et l' on retient l' argumentation du prêtre, à qui le vieux Tenso reproche d' être »pour les vieilles idées«, — celles de la tradition — contre celles que protègent les gendarmes. Et le prêtre n' oppose-t-il pas, à la colère de Tenso lors du rapt, le plus grand crime que serait, pour les assistants, de sortir avant la fin de la messe? Si bien que la tsigane elle-même, à ses objurgations, répond: Amen! Plus que ce mélange osé de sacrilège et de dévotion, on retiendra le plaider pour les »coutumes«... D' autre part, le sujet ici audacieusement illustré révèle, à la date probable de sa rédaction (printemps à automne 1902) un trait fondamental de la psychologie d' Apollinaire. Après l' année tourmentée vécue auprès d' Annie, le »Mal-aimé« hésite, en ses vers comme en sa prose, entre deux aspects, prudemment transposés, de sa propre destinée: conquérir ou perdre la femme aimée. Il ne serait pas malaisé de retrouver cette alternance en bien des textes, personnages, images et détails de sa création. La femme aimée qu' une famille bourgeoise refuse à l' étudiant épris, et c' est »La Rose de Hildesheim«. La lady injustement soupçonnée que l' époux assassine froidement, avec le complicité involontaire du matelot d' Amsterdam³⁹. Et, dans le cadre du recueil le Poète assassiné, Sainte Adorata, martyre chrétienne, ou humble Pisane dont le héros du récit, après l' avoir épousée puis perdue, conserve le cadavre, l' ensevelit et le fait canoniser, n' est-ce pas la transposition forcée, fantastique, d' un amour éperdu? L' amour plus fort que toute règle, servi ou desservi par la vie, la croyance ou la coutume, n' y a-t-il pas, dans l' Otmika quelque chose de cette rêverie insistante qu' un an durant Apollinaire nourrit, vagabondant en Europe centrale, à l' affût de faits ou de légendes, capable dans ses désespoirs d' amour et sa prédilection pour les »phar-tasmes«, de les transposer ainsi?

Interprétation aventureuse, peut-être; mais Apollinaire y incite souvent. La »couleur locale«, qu' il invoquera en 1915, il y fait, au début d' un autre récit, une allusion sceptique.⁴⁰ Elle lui importe au départ, et sert ses desseins littéraires, mais elle compte moins pour son cœur en émoi que l' affirmation hésitante de sa confiance ou de son angoisse devant le destin de ses amours... Diverses vérifications permettent d'écarter l' hypothèse que le thème du rapt, — dont le poète usera souvent—, lui ait été inspiré, pour ce récit paru en 1902 par une aventure célèbre dans les milieux de la Bohême munichoise: l' enlèvement par le musicien Toselli de la princesse Louise de Toscane. Cet enlèvement, et le mariage consécutif datent de 1906...

³⁹ Un sujet analogue est traité dans le récit-encore inédit: La Comtesse d' Eisenberg, auquel ce point de départ psychologique tient sans doute lieu de source.

⁴⁰ Cf. le début de: La danseuse, l' Hérésiarque, éd. cit. p. 85.

CONCLUSION

Le conte l'Otmika pose encore divers menus problèmes qu'une étude minutieuse aiderait à conclure.

Le plus malaisé est de savoir comment Apollinaire découvrit F. S. Krauss? A la Nationale? Rien ne l'interdit, mais qui l'y eût orienté vers ces savants ouvrages? A Munich, plutôt, où le hasard d'une conversation sur les pays balkaniques aura pu l'y rendre attentif...

On vérifie en effet qu'après son retour d'Allemagne, débutant comme journaliste à Paris, dans les colonnes de l'Européen, il y publie divers articles sur les problèmes de l'Europe germanique, centrale et danubienne; ainsi, le II avril 1903, celui intitulé; Bulgares, Turcs, Macédoniens, Grecs. Et ainsi de suite.

Quelques mois plus tard, faisant connaissance, à Londres, de l'Albanais Faik beg Konitza, il retiendra beaucoup de ses conversations avec ce semi-érudit polyglotte.

Un récit comme l'Otmika prouve qu'après avoir goûté la «couleur locale», il s'intéresse aux problèmes ethniques et nationaux des peuples étrangers, refaisant, à un siècle de distance, le chemin qu'ont déjà parcouru les Romantiques.

Dans ce monde slave, à peine frôlé, il trouvera plus d'une suggestion; à Prague, il échafaudait sa vision du «Passant de Prague» et, dans Zône, se souviendra d'«une auberge aux environs de Prague...», avant de proclamer, dans Vendémiaire, — l'un de ses poèmes favoris—

»J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde«.

On dira ailleurs quels peuvent avoir été, après son séjour rhénan, ses informateurs, depuis le docte conservateur à la Mazarine, jusqu'au journaliste Edmond Fazy, tard cité dans une chronique du Mercure de France.

Plus tard encore, la guerre lui rendra plus familières certaines évocations de l'Orient, une hantise perceptible à travers ses messages poétiques de 1915, tels ceux que révéla A. Rouveyre.

La réalité slave demeurera ainsi aux horizons de sa curiosité; on en multiplierait aisément les preuves. Elle n'est pas seulement pour lui un décor commode au narrateur; elle s'élève au rang de problème national et humain, témoignant de la générosité de sa pensée, justifiant ce qu'il a dit de lui-même:

»Je suis Guillaume Apollinaire
»Dit d'un nom slave pour vrai nom«. ⁴¹

⁴¹ A. Billy, dans *Les Marges*, fasc. de Février 1935, p. 109.

SADRŽAJ

U ovoj studiji autor izlaže nekoliko aspekata do danas još jedva natuknutog općeg problema odnosa između Apollinairea i slavenskog svijeta. Dok se obično poznaje Apollinaire kao pjesnik, ostali su oblici njegova književnog djelovanja manje privlačili pažnju literarnih istraživača.

Već prvi Apollinaireovi književni produkti pokazuju da se on dosta rano zanima za slavenski svijet. To se očituje već 1903. u objavljenoj pripovijeci pod naslovom »Otmika«, od naše riječi otmica čitane po francuskom načinu.

Opis otmice pisac stavlja u Bosnu koncem XIX stoljeća. Omer otima djevojku Maru. Usput autor članka analizira i čudna imena kao što su Tanso, Marin otac, Njera, Marina mati. Elementi lokalnog kolorita, a osobito doslovno citiranje stihova na našem jeziku, a i u francuskom prijevodu, naše dobro poznate narodne pjesme:

Igra kolo, igra kolo na dvadeset i dva,
U tom kolu, u tom kolu lipa Mara igra,

Kakva Mara, kakva Mara asta (sic) uma (sic) (dakako treba: usta ima)
upućuju na druge izvore od izvornih narodnih pjesama.

Ispitavši razna i mnogobrojna djela o našim narodnim pjesmama, osobito ona iz XIX stoljeća, iz kojih se Apollinaire mogao inspirirati i prepisati tri spomenuta stiha, autor članka zaključuje da je jedino prihvatljivo rješenje da je Apollinaire čitao djela Fridricha Salomona Kraussa, pisana na njemačkom jeziku. F. S. Krauss je podrijetlom iz Slavonske Požege. Krauss u svom djelu: *Sitte und Brauch der Südslaven*, Wien, 1885, citira spomenute stihove, i to u ikavštini.

Autor članka iznosi i razna mišljenja jugoslavenskih pisaca o ovoj pripovijeci. Treba istaći da je ovom studijom autor članka naročito želio svratiti pažnju jugoslavenskih slavista na predočeni problem. Autor članka navodi i drugih pet tekstova u Otmiki za koje misli da im je nemoguće pronaći jugoslavenske izvore, iz prostoga razloga što ih je Apollinaire, najvjerojatnije, sâm izmislio.

Textes de Chansons dans le récit: l'Otmika.

(éd. du Club français du livre, p. 109-124).

Texte No 1. (p. 109):

Le premier disait: »Tu es une rose.«
Le second disait: »Tu es une étoile.«
Le troisième disait: »Tu es un ange des cieux.«
Mais le quatrième m'a contemplée sans rien me dire.
De par mon miroir, je ne suis ni rose, ni étoile, ni ange.
De par mon miroir les trois ont menti.
Et celui qui s'est tu sera mon bien-aimé.

Texte No 2. (p. 110):

Le vieux beg turc de Sarajevo
Pesait cent dix okes.
Sa fille qui n'en pesait que trente
S'est enfuie chez les Serbes pour danser la poskotznika.

Texte No 3. (p. 110):

La fiancée n'était pas vierge,
Elle était comme un sac troué

Texte No 4. (p. 111):

Igra kolo, igra kolo na dvadeset i dva.
U tom kolu, u tom kolu, lipa Mara igra.
Kakva Mara, kakva Mara medna asta una ... (ces 3 lignes, en italique).
Le kolo tourne composé de vingt-deux personnes.
Dans la ronde balle la jolie Mara.
Quelle bouche de miel a Mara ...

Texte No 5. (p. 112):

Marco, des femmes délivre-nous.
Marco, de ces vipères délivre nous,
Marco, de ces putains délivre-nous,
Marco, de ces charognes délivre-nous,
Marco, de ces trapitresses délivre-nous ...

Texte No 6. (p. 124):

Il faut les marier, il faut les marier,
Car après l'otmika la fille est enceinte.
Il faut les marier, Tenso, ou la tuer ...

(2e vers, le mot: otmika, en italique)

Paris 1959